



CLASSIQUES
GARNIER

SOLAL (Jérôme), « Avant-propos », in SOLAL (Jérôme) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Huysmans écrivain catholique*, p. 5-8

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12986-8.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12986-8.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LA *conversion* est, littéralement, le retournement de l'erreur impie vers la pieuse vérité. Or, Huysmans peine à une telle révolution. Après la tentation de Satan, dont *Là-bas* fait le récit en 1891, il confie son désir d'écrire un livre « blanc » qui abandonnerait le bas, le *là-bas*, au profit du haut, du *là-haut*, et il se met *en route* vers Dieu, avec une première borne littéraire atteinte en 1895. Mais la verticalité n'est pas son fait et son chemin reste obstinément horizontal. Huysmans écrivain catholique avance à petits pas, se terre par intermittence dans des abris spirituels, sans changer grand-chose à ses habitudes de vieux garçon du style, de littérateur célibataire : sa volonté de transformation intérieure n'atteint pas le cœur de son art d'écrire.

La première section de ce deuxième volume de la Série *Huysmans* prend pour objet le *corpus* de l'écrivain, dont l'itinéraire s'élabore à l'intersiècle, de 1895 à 1903, à travers une trilogie romanesque avec Durtal pour héros. Alain Vircondelet, qui estime que cette trilogie parachève son œuvre littéraire et son parcours personnel, en donne une vision globale et ressourcée, il en trouve les racines dans une enfance idéalisée d'avant la mort du père ; c'est cette aise perdue que, bien plus tard, lui prodiguera à nouveau l'Église. Romain Jalabert, qui aborde aussi cette trilogie, en suit quant à lui la dynamique interne et montre notamment les affinités de *En route* et de *La Cathédrale* avec l'expérience des grands mystiques européens, *L'Oblat* marquant ensuite un recentrage vers une pratique communautaire qui se nourrit de liturgie.

En dehors de la trilogie catholique de Durtal, où le roman se fait autofiction à la troisième personne, Huysmans a besoin de se confronter à des personnages hors normes. L'hagiographie l'éloigne alors de l'humanité commune (la sienne propre) et l'ouvre à des figures d'exception comme sainte Lydwine de Schiedam ou, dans une moindre mesure, Don Bosco. Francesca Guglielmi établit le dossier très complet de la réception de l'opuscule *Esquisse biographique sur Don Bosco* lors de sa parution en 1902, et elle traduit de l'italien le texte de B. Stolfi, attentif à la vie d'un saint qui est aussi un compatriote. Jérôme Solal s'intéresse à la fascination qu'éprouve Huysmans, pédophile notoire, pour ce prêtre amoureux des enfants, dont il souligne le statut de *paterfamilias* novateur et pragmatique.

La question religieuse déborde d'ailleurs le strict corpus des œuvres dites « catholiques », elle n'a pas attendu *En route*, récit de la conversion, pour surgir au cœur du texte huysmansien, elle infuse par exemple *À rebours*, roman décadent et blasphématoire : pour Emmanuelle Roig, des Esseintes adore les objets religieux et artistiques comme des fétiches qui portent le sacré et transportent l'esthète, tout en le malmenant.

La deuxième section du volume élargit la catholicité du corpus huysmansien aux *connexions contextuelles et intertextuelles* qui l'ont rendu possible et l'ont fait prospérer. Liens d'amitié avec des hommes d'Église, fréquentation récurrente des lieux sacrés, lecture des textes fondateurs de l'Ancien Testament, méditation baroque autour de la figure du Christ : voilà de quoi sceller un imaginaire religieux et nourrir une foi sincère *et* artiste.

Samuel Lair rappelle le rôle de premier plan de l'abbé Mugnier. Après avoir rencontré Huysmans en 1891, le “*fol abbé*” l'encourage et le guide dans son itinéraire de converti, se montrant pour cet ami à la foi turbulente un médiateur attentif et indulgent. Analysant les notes du “*Carnet vert*”, prises à Ligugé de juillet 1900 à octobre 1901, Sylvie Duran-Fournier remarque la disponibilité d'un écrivain ouvert aux impressions bienfaites du jardin de l'abbaye et rêvant de voir nature et liturgie s'accorder au fil des saisons.

Quand il ne fréquente pas en oblat une abbaye et ses stimulants jardins, Huysmans déambule en lecteur dans le grand texte biblique. *Le Livre de Job* le retient tout particulièrement. Gaël Prigent indique en quoi Huysmans trouve dans la figure de Job un écho à sa propre conscience de la déréliction ainsi qu'à un dolorisme obsessionnel qui sera porté à son point d'acmé dans l'hagiographie de sainte Lydwine où se décalque la destinée du patriarche, rhabillée par le message christique. Précisément parce que s'y nouent encore le divin et la douleur, c'est le moment de la Passion qui cristallise l'attention de Huysmans dans le Nouveau Testament. La passion est un pâtre et Jean-Marie Seillan présente l'Événement du Golgotha comme un réservoir fantasmatique où puise sans retenue l'imagination d'un auteur qui en décline à loisir, et dans des directions parfois iconoclastes, les possibilités inexplorées.

Enfin, si Huysmans comme écrivain catholique existe par un corpus littéraire en propre et s'il cimente sa foi par sa proximité avec des ecclésiastiques, par ses séjours en des espaces de prière ou par l'attention qu'il accorde à l'hypotexte vétéro- et néotestamentaire, il écrit en un siècle où la catholicité a forgé d'autres hérauts qui comme lui se situent souvent à contre-courant des valeurs de l'époque. C'est ce qu'examine la troisième section qui rapproche l'expérience littéraire et spirituelle de Huysmans de celle de plusieurs écrivains catholiques de son temps : Barbey, Villiers et Verlaine, dont il a fait l'éloge aux chapitres XII et XIV de *À rebours*, et un contemporain qui, la nuit de Noël 1886, aura connu une conversion autrement foudroyante — Claudel.

Alice de Georges-Métral souligne la posture antimoderne de Huysmans et Barbey, convertis tardifs qui dénoncent l'indigence d'une littérature naturaliste incapable à leurs yeux de restituer l'épaisseur spirituelle de la réalité. Huysmans rencontre Villiers en 1884, devient son ami puis, à sa mort, son exécuteur testamentaire avec Mallarmé. Malgré l'hétérogénéité générique de leurs œuvres respectives, Marc Béghin les apparie dans la mesure où tous deux écrivent par égard pour une certaine exigence de l'Esprit en action dans le catholicisme, sans que pour autant cet

égard devienne une obédience. Michel Viegnes revient sur la question de la conversion, liée au travail de l'écriture, et distingue la révolution verlainienne et l'évolution huysmansienne. Malgré une même méfiance des deux convertis à l'égard de l'être humain et des valeurs modernes, Verlaine poète se démarque de Huysmans romancier par une relation au divin plus directe, moins esthétique. L'art, qui chez Huysmans occupe avec la religion un rapport de complicité, de contiguïté sinon d'identité, le sépare encore de Claudel dans le regard que tous deux portent sur l'œuvre de Delacroix. Marie-Victoire Nantet montre qu'avant d'être touché par la foi, Huysmans donne à l'art le dernier mot, contrairement à Claudel qui, se méfiant du trop-plein de subjectivité de l'artiste, privilégie la Vérité universelle du catholicisme.

J. S.